

Biographie

Jean-Paul Sartre : à la recherche du singulier

S'il est toujours difficile d'unifier l'ensemble des œuvres d'un philosophe, comme il est difficile d'unifier les différents aspects d'une pensée, l'œuvre de Sartre laisse une difficulté supplémentaire à tout biographe. En effet, Sartre n'est pas qu'un philosophe, son travail d'écriture s'étend autant vers le domaine philosophique que vers le domaine politique ou le domaine littéraire, auxquels il faut ajouter une attirance pour le domaine biographique qui semble traverser ces trois domaines. Tout en donnant la priorité à l'aspect philosophique de la pensée de Sartre, il est essentiel d'essayer de définir le dénominateur commun à ses trois chemins parcourus simultanément par Jean-Paul Sartre quasiment à toutes les étapes de sa vie, même si le domaine politique ne prendra vraiment de l'importance qu'à partir de la seconde guerre mondiale.

En fait, c'est peut-être cette attention particulière à la biographie qui sera l'indication la plus précieuse pour définir ce qui unifie l'œuvre de Sartre. En effet, Sartre n'a jamais cessé depuis *L'Être et le Néant* (1943) jusqu'à *L'Idiot de la famille* (1971-1972) de chercher une méthode pour atteindre la singularité d'une vie parce que c'est cette singularité qui confère à la vie humaine sa plus haute valeur. On peut alors relire les différents domaines présents dans l'œuvre de Sartre comme autant de tentatives pour théoriser, décrire, protéger cette singularité. L'ensemble des écrits de Sartre circonscrit une politique des singularités.

Cependant il serait illusoire de croire que ce « projet » se soit dévoilé en toute conscience dès les premières années et il est finalement indispensable d'appliquer à Sartre lui-même les propositions théoriques qu'il a avancé pour connaître la singularité d'une vie.

La protohistoire de Sartre se décide dès sa première année d'existence. Né le 21 juin 1905 à Paris, Jean-Paul ne connaîtra quasiment pas son père, militaire, qui mourra en 1906 d'une fièvre jaune. Une autre figure paternelle prendra sa place, celle de son grand-père Charles Schweitzer qui l'éduque pendant dix ans. Sartre profitera de cette

éducation bienveillante et de ce milieu d'intellectuels pour se forger sa personnalité, mélange d'érudition maniée de façon désinvolte et d'égoïsme mêlé à une générosité quelques fois excessive. Cette protection familiale dont bénéficiera le jeune Sartre sera sans doute ce qui a développé sa sensibilité à la violence et au mépris d'autrui qui peuvent régner dans nos sociétés.

Le remariage de sa mère en 1917 va mettre fin à cet âge d'or. Le couple s'installe à La Rochelle et Sartre doit affronter les brimades continues du milieu lycéen. Tombant rapidement malade, il devra revenir à Paris, où il continuera sa scolarité au lycée Henri IV. Ce milieu convient mieux à ce jeune adolescent qui pourra à la fois parfaire ses compétences intellectuelles et jouer le rôle d'amuseur public auprès de ces compagnons pour qui la culture rime essentiellement avec ennui, équation que n'aura pas connue Sartre grâce à cette formation privilégiée que lui aura donnée son grand-père.

Ces années de lycée seront l'occasion de sa rencontre avec Paul Nizan, avec lequel il sera lié par une amitié indestructible jusqu'à sa mort en 1940. C'est sans doute cette même haine du milieu petit-bourgeois et de sa morale bien-pensante, haine que Nizan exprimera plus politiquement et Sartre littérairement, qui définira leur fraternité. Après avoir préparé le concours à Louis Le Grand, les deux amis rentreront à l'École Normale de la rue d'Ulm. C'est durant sa seconde année de préparation à l'agrégation qu'il rencontre son « amour nécessaire », Simone de Beauvoir. Par cette seule distinction entre « l'amour nécessaire » et les « amours contingentes », Sartre met en acte un de ses principes essentiels : la philosophie et la vie ne font qu'un. L'anti-conformisme du couple ainsi que cette passion commune pour la philosophie en fait un symbole de cette nouvelle vie parisienne qui a hâte de se débarrasser de la morale vieille France de la troisième république.

Après quelques années de professorat en lycée ou à l'École Normale d'instituteurs, Sartre est mobilisé au début de la seconde guerre mondiale et est fait prisonnier. Même s'il est libéré assez vite et participera assez peu à la résistance, cette guerre marquera un autre tournant dans son existence. S'il pouvait se revendiquer d'un certain anarchisme esthète depuis la fin des années 1920, anarchisme se définissant par la prise de conscience de la violence présente dans les rapports entre

individus, l'expérience de la guerre et de l'occupation lui révélera une autre forme de violence, une violence entre groupes, une violence entre nations et entre classes. L'anarchisme de sa jeunesse lui semblera bien insuffisant pour lutter contre cette forme de violence et il se tournera peu à peu vers le marxisme, même si la valorisation de l'individu présente dans l'éthique anarchiste ne sera jamais reniée et restera la finalité de la lutte contre l'oppression. De plus, cette nouvelle conscience politique ne restera plus uniquement un principe subjectif, une opinion centrée sur sa vie privée mais deviendra un principe d'action. Sartre va ainsi devenir un intellectuel engagé, s'intéressant autant aux luttes ouvrières, qu'aux luttes du tiers-monde contre l'impérialisme européen puis aux luttes des minorités sexuelles dans les années 1960 et 1970.

Parallèlement, Sartre va construire à partir des années 1930 son système philosophique. Même si sa formation l'inscrit de toute évidence dans la tradition philosophique française, lui-même ne reniant pas un certain cartésianisme, son séjour à l'Institut philosophique de Berlin en 1933-1934 l'initiera à la phénoménologie de Husserl (1859-1938) et à la philosophie de Heidegger (1889-1976). Ses deux travaux sur l'image, *L'Imagination* en 1935 et *L'Imaginaire* en 1940, font ainsi figure de transition entre les deux traditions. Ces ouvrages feront de Sartre un phénoménologue au moment où *La Nausée* le fait connaître au grand public. La proximité chronologique du roman et des essais philosophiques n'est pas accidentelle. Comme cela se répétera à plusieurs reprises, Sartre expérimente simultanément différentes formes d'écriture du même problème. Le problème dont il est question ici sera celui qui ne cessera de le poursuivre : qu'est-ce qu'écrire ? Problème complété par comment devient-on écrivain ? Autant littérairement que philosophiquement, Sartre indique ici le noyau de toute sa philosophie : l'irréductibilité de l'existence humaine par rapport au monde des objets, cette réalité qui ne peut que provoquer la nausée lorsqu'on prend conscience de sa lourdeur, de son enracinement. Au contraire, l'homme est capable d'écrire, d'imaginer, car son existence le détache de ce monde des objets, sa conscience lui permet de le dépasser. En d'autres termes, l'homme se définit par sa liberté.

Si la période de captivité a été à la fois une expérience personnelle fondamentale pour comprendre l'importance de la notion de liberté dans sa pensée et une période de maturation qu'il a mis à profit pour

mettre par écrit ses idées, son activité reprendra vraiment avec son retour à la vie parisienne. Contrairement à d'autres écrivains engagés dans la résistance, Sartre ne décide pas d'arrêter de publier pendant l'occupation afin de montrer son opposition à l'ennemi, ce qui peut paraître paradoxal pour un philosophe de l'engagement. Mais, ce paradoxe disparaît si on comprend que c'est justement durant cette période qu'il va peu à peu prendre conscience de l'inévitabilité de l'engagement. Il achève alors le premier état de son système avec *L'Être et le Néant* en 1943, ouvrage marqué par une influence ambiguë à Heidegger, s'appropriant son vocabulaire en l'infléchissant du côté d'une philosophie de l'existence et non pas du côté d'une philosophie de l'être, et a ses deux premiers succès théâtraux avec *Les Mouches* et *Huis-clos*. Reprenant les acquis des précédents ouvrages, il y décrit une ontologie duelle, ou plutôt relationnelle. En effet, si le champ du réel se partage entre l'en-soi, l'être, le domaine des choses, et le pour-soi, c'est-à-dire la conscience, qui se définit par ce qu'il n'est pas mais qu'il a à être, ces deux formes de réalité ne sont pas simplement juxtaposées. Le pour-soi n'est qu'un néant, une néantisation de l'en-soi et il surgit de l'en-soi. Sartre le décrit comme ce qui arrive à l'en-soi pour pointer son caractère contingent, imprévu. La conscience humaine est libre car elle apparaît sans raison. La vie de la conscience est en fait un retour vers l'en-soi, une projection vers l'en-soi car elle ne peut s'identifier à elle-même. C'est cette projection, ce projet qui définit la liberté humaine, la nécessité pour l'homme de se définir par rapport à l'en-soi qui entoure son existence. Une fois cette relation toujours en tension entre l'en-soi et le pour-soi posée, Sartre va approfondir la description qu'il en fait, avant tout en enrichissant le domaine de l'en-soi qui apparaît dans un premier temps indifférencié. Dès la troisième partie de *L'Être et le Néant*, le concept d'autrui entamera cet enrichissement puisque la présence d'autrui confère une forme d'existence au pour-soi, le pour-autrui, cette épaisseur que j'acquiers dans l'en-soi de par le fait que mon projet est figé par le regard d'autrui. Autrui peut être qualifié d'irréductible car son existence ne peut pas être déduite de la dualité entre l'en-soi et le pour-soi. Dans les années soixante, deux autres niveaux irréductibles aux autres seront approfondis, la rareté, dans *La Critique de la raison dialectique*, et l'enfance, dans *L'Idiot de la famille*. Mais quel que soit le nombre de ces différents niveaux de complexité de l'en-soi, la conscience humaine doit toujours s'engager par rapport à lui.

La fin de la seconde guerre mondiale fera de Sartre un personnage public. Sur le plan philosophique, la conférence *L'existentialisme est un humanisme* donnée en 1945 marquera le milieu intellectuel et artistique, même si Sartre reniera sa publication, jugeant les formulations liées à l'exposé oral trop volontaristes une fois mises par écrit et déformant ainsi sa définition de la liberté humaine, et fera de la philosophie élaborée par Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Maurice Merleau-Ponty à la fois une mode, une posture et un état d'esprit qui conviennent à cette vie parisienne d'après-guerre. Sur le plan politique, la fondation de la revue *Les Temps modernes* donnera une tribune à l'engagement grandissant de Sartre. En prise avec les luttes et les oppressions de son époque, Sartre va très vite s'engager en faveur des luttes de libération qui se déroulent dans les pays colonisés. Dès 1946, revenant sur le phénomène de l'antisémitisme qui venait de noyer l'Europe sous un bain de sang, Sartre publie *Réflexions sur la question juive*. C'est le premier texte dans lequel il utilise ces propres concepts philosophiques pour décrire un phénomène social qui prend la forme d'un ouvrage à part entière. Son analyse de la liberté humaine, de la mauvaise foi et du pour-autrui étayeront le portrait du juif et de l'antisémite. En 1948, il va écrire la préface « Orphée Noir » à l'*Anthologie de la poésie nègre et malgache de langue française* rassemblée par Léopold-Sédar Senghor et en 1956, après avoir soutenu les mouvements de libération en Tunisie et au Maroc, il publiera son premier article sur la guerre d'Algérie : « Le colonialisme est un système ». Cet engagement en faveur des colonisés marquera fortement la conscience politique de Sartre. En effet, s'il se rapproche de plus en plus du marxisme et du parti communiste au début des années cinquante, jusqu'à affirmer en 1957 dans *Questions de Méthode* : « le marxisme est l'horizon indépassable de notre temps », cela ne se fera pas sans heurt. En effet, s'il est compagnon de route du PCF à partir de 1952 à l'occasion de la guerre de Corée, il s'en écartera violemment en 1956 à la fois à cause de l'écrasement de l'insurrection de Budapest par les chars russes et du vote favorable du PCF pour donner les pleins pouvoirs à Guy Mollet afin d'intensifier la guerre d'Algérie. Pour Sartre, le sujet de l'histoire ne sera plus le prolétariat mais les colonisés. Leur révolte est la révolte de l'Autre du monde occidentale, d'une singularité devenue muette à cause de l'oppression. Sa volonté de soutenir chaque lutte de libération ne doit donc pas

être lue comme une stratégie d'omniprésence sur le plan médiatique mais comme une politique des singularités qui n'accepte sa liberté que si elle permet la liberté de l'Autre.

Après la trilogie *Les chemins de la liberté* parue entre 1945 et 1949, les années cinquante seront surtout une période d'écriture théâtrale. Ces pièces, et tous les articles et interviews qui leur sont contemporains, définissent un théâtre de situation fidèle à l'esprit de *L'Être et le Néant*. Le théâtre devient ici un laboratoire de la condition humaine. Les personnages n'ont aucune profondeur cachée qui se dévoilera ou non au cours de l'intrigue. Ce qui définit chaque personnage, c'est un certain nombre de données factuelles (âge, métier, liens de parenté...) et une situation où les personnages vont se rencontrer. Les personnages prendront peu à peu une épaisseur, appelée abusivement psychologique, liée aux choix qu'ils vont être contraints de faire dans cette situation. Le théâtre rend ainsi visible, mais de façon épurée, la dialectique du pour-soi et du pour-autrui. Pendant ces années d'écriture, Sartre délaissera la description du contexte historique dans lequel évoluent les personnages. Il faudra attendre 1960 pour que Sartre revienne au récit avec *Les Mots*. Mais il ne s'agit plus d'un roman. Sartre termine sa carrière littéraire par une autobiographie qui prend comme fil directeur le rapport au livre, tout d'abord dans la découverte de la lecture et de la littérature, pour s'achever dans la découverte de l'écriture.

Cependant il ne faut pas lire cette œuvre comme un testament, ou comme un retour vers l'intime après des années de vie publique et d'engagement. En fait, il s'agit de la forme littéraire du second état de son système, celui élaboré à partir de *Questions de méthode* en 1957, de *La Critique de la raison dialectique* en 1960 et de *L'Idiot de la famille* dont le premier volume paraît en 1971. Dans ce remaniement philosophique, il ne s'agit plus seulement de décrire la spécificité de la réalité humaine mais de répondre à la question : « Qu'est-ce qu'on peut comprendre d'un homme aujourd'hui ? ». En un sens, il s'agit moins d'un second système que d'un approfondissement de la phase achevée avec *L'Être et le Néant*. En effet, cet ouvrage se conclut par une tentative de décrire les différents projets qui apparaîtront au sein de la réalité humaine, tentative nommée psychanalyse existentielle afin de montrer à la fois sa proximité et sa distance vis-à-vis de la psychana-

analyse freudienne même si l'ancrage phénoménologique de Sartre à cette période l'empêche de conceptualiser l'épaisseur de la réalité dans laquelle apparaît chaque individu et à partir de laquelle il devra se choisir. C'est finalement son passage par le marxisme et la nécessité qu'il éprouve de le renouveler de l'intérieur qui lui permettra de porter une attention plus fine à la spécificité du contexte historique, autant dans ses dimensions socio-économiques que dans ses dimensions les plus intimes comme la famille et *La Critique de la raison dialectique* peut être considérée comme une gigantesque boîte à outils conceptuels. Repartant de sa précédente description de l'existence humaine, même si la notion de praxis remplace la notion de projet, ce livre analyse par une série de dialectiques les différents aspects de notre relation aux autres, relation viciée par le phénomène de rareté qui conduit à l'opposition des individus et par l'autonomie qu'acquière les choses après avoir été produites, autonomie qui s'impose au comportement humain. Afin de rendre compte de l'Histoire et de la possibilité de l'action collective, le dépassement de ces deux obstacles est nécessaire et prendra la forme du groupe en fusion ainsi que de ses futurs développements lorsque ce groupe cherchera à s'institutionnaliser. Toute la difficulté de ces analyses est liée à un principe philosophique auquel Sartre ne renoncera jamais : contre toutes les métaphores organicistes, il ne faut pas faire du social un hyper-individu. Durant les années soixante, Sartre a commencé à écrire différents brouillons qui auraient dû former le second volume de *La Critique de la raison dialectique*. En effet, le premier volume montre de façon trop abstraite l'apparition des différents concepts pour penser l'histoire et les groupes et Sartre voulait montrer comment ils se déployaient dans le flux de l'Histoire. Cependant la richesse des matériaux empiriques qu'il aurait dû accumuler pour mettre à bien ce projet et la fatigue l'ont conduit à y renoncer.

Mais ce remaniement conceptuel trouvera une incarnation dans la méthode régressive-progressive testée sur Flaubert, dont la biographie examinera comment cet « idiot de la famille » est devenu un écrivain de même que *Les Mots* ont décrit comment « Poulo », le diminutif de Sartre quand il était enfant, s'est mis lui aussi à écrire. Cette biographie de Flaubert sera le dernier grand projet de Sartre et prendra peu à peu une dimension titanesque. Il s'agira d'utiliser les acquis de *La Critique de la Raison Dialectique* pour décrire l'insertion de l'individu

Flaubert dans la vie bourgeoise du XIX^e siècle. L'ouvrage analyse ainsi la formation du jeune Gustave au sein d'une famille qui hérite des structures hiérarchiques de l'Ancien Régime, puis sa place dans l'histoire littéraire du XIX^e, et enfin sa rencontre avec le second Empire, ce rêve éveillé que choisira la bourgeoisie après la révolution de 1848. Sartre avait prévu un dernier volume dans lequel il aurait analysé *Madame Bovary*, démontrant ainsi comment Flaubert est devenu l'écrivain réaliste attendu par cette bourgeoisie, mais une seconde attaque cardiaque lui fait perdre quasiment la vue et rend impossible cette suite. Si beaucoup de choses séparent cette attention à l'esprit objectif d'une époque, à sa culture héritée, au style quelque peu anarchisant des années quarante, Sartre laisse telle quelle l'irréductibilité de l'individu Flaubert par rapport à son époque, puisqu'il n'est nullement identifié entièrement à une fonction dans l'histoire littéraire. C'est sans doute cette fidélité à la liberté humaine qui a créé un écart entre Sartre et le milieu intellectuel des années soixante. La vogue du structuralisme a dirigé le regard vers les grandes structures anonymes plus que vers la subjectivité et seule « la mort de l'homme » selon le mot de Foucault semble être audible. Idole d'une génération, Sartre est maintenant un homme du passé.

Pourtant Sartre va retrouver son aura d'avant à l'occasion des mouvements ouvriers et étudiants de 68. Contre le structuralisme, ces mouvements montrent que l'histoire n'est pas uniquement produite par les structures, mais aussi par l'action des hommes. L'engagement sartrien sera à nouveau en symbiose avec son époque et ses nouvelles formes de lutte. En continuité avec son activité politique depuis les années quarante, Sartre ne cesse de porter une attention exacerbée à tous les peuples opprimés ou qui cherchent à s'émanciper. Il va ainsi prendre parti pour le peuple palestinien, sans pour autant diaboliser Israël, cherchant ainsi la fraternité entre les deux peuples. C'est à cette occasion qu'il accepte le titre de docteur *honoris causa* de l'université de Jérusalem, la seule distinction honorifique de sa carrière, puisqu'il a refusé, faisant ainsi scandale, le prix Nobel de littérature en 1964. En 1979, alors très affaibli, Jean-Paul Sartre se rend à l'Élysée avec Raymond Aron et André Glucksmann pour demander à Valéry Giscard d'Estaing d'accueillir les réfugiés d'Indochine.